

« Je ne peux pas ne pas y croire »

D.-M. Ribadeau-Dumas

A un mois de la naissance de Marie-Agnès en 1952, après deux enfants très rapprochés, je me suis rendu compte que la situation n'était pas normale. Un bébé qui ne sourit pas, ne suit pas des yeux, qui balance continuellement sa tête, qui a toujours les yeux grands ouverts, qui semblait ne jamais dormir... A neuf mois, les choses ne s'étant pas améliorées, nous nous sommes mis à consulter. Bien que de famille médicale, nous avons été laissés dans un flou complet. « Mettez-la à côté de ses frère et sœur qui jouent ». En fait, les médecins n'étaient pas armés pour faire face ; ils étaient aussi décontenancés que nous. En grandissant, Marie-Agnès se développait physiquement à peu près normalement. Elle marchait à dix-huit mois. Aucun problème de nourriture. Elle était l'enfant « sage » qui semblait demander simplement qu'on lui « foute la paix », restant des heures assise ou debout et se balançant... ceci malgré toutes les sollicitations qu'on essayait de lui prodiguer. Jusqu'à dix-huit mois, elle ne parlait pas mais nous l'avons entendu un jour chanter d'une voix céleste « gentil coquelicot » avec les paroles prononcées impeccablement !

Des amis bien intentionnés nous ont mis en relation avec une éducatrice très experte. Je m'appliquais à essayer de lui faire faire les exercices recommandés. C'était un supplice pour moi, car elle opposait une inertie absolue. Avec son éducatrice, son apathie était peut-être un peu moins systématique. Je me rappelle une séance un jour où, après maniement d'objets, il fallait qu'elle dise « poupée ». Refus. La séance se termine sur cet échec et je commence à descendre trois étages, quand, d'une voix suave, j'entends Marie-Agnès dire « poupée ». Enthousiasmée par cette « victoire » inespérée, je suis remontée avec ma fille sous le bras pour pavoiser avec l'éducatrice !

Autre souvenir. Une éducatrice exceptionnelle avait pris en main ma fille. Elle obtenait de petits gestes qui faisaient mon admiration... Un jour, elle sollicitait Marie-Agnès pour enfiler des cubes. A ma stupéfaction, en quelques dizaines de secondes, ma fille a enfilé la dizaine de cubes qui étaient là. Je dois

préciser que, quarante ans après, Marie-Agnès n'a jamais réitéré une pareille performance ! Elle refuse toujours tout geste de maniement autre que les gestes que l'on peut dire utilitaires (manger) et encore dans un domaine ultra restreint.

Les années ont passé. Marie-Agnès a été la déception d'une génération d'éducateurs (le premier hôpital de jour a été créé dans les années 1964 autour de sa personne). Elle s'est adaptée à la vie en communauté. De temps en temps, elle sortait une petite phrase courte bien assénée qui nous stupéfiait venant de sa part. Elle ne m'a jamais embrassée. Elle détestait qu'on la touche, n'a jamais eu le moindre mot de tendresse. La parole n'a pour elle aucune valeur de communication. Elle répète des mots, des phrases entendues ; c'est un soliloque. Combien de nuits avons-nous eues ce verbiage ininterrompu !

Nous en étions là quand, après bien des années d'hésitation, j'ai décidé de m'adresser à la Communication Facilitée. En effet, Marie-Agnès n'avait aucune difficulté d'élocution, elle a l'accent tonique, sa prononciation, sauf exception, est excellente, elle met le ton. Je n'avais en tout cas rien à perdre ! J'avais confiance en Madame Vexiau dont je connaissais la compétence et l'honnêteté depuis longtemps (j'ai mis deux ans à obtenir le feu vert de l'établissement où elle se trouve, car je voulais agir au grand jour en toute vérité...). je n'étais pas à quelques années près.

Cette séance du 30 juin 1997 avec Madame Vexiau restera pour toujours gravée dans ma mémoire. Celle-ci m'a dit après avoir vu ma fille : « oui, elle ne sait pas lire, elle ne sait pas écrire (dans ma tête, j'ai ajouté elle ne sait pas dessiner puisqu'elle refuse de tenir un crayon) mais vous allez voir, cela va marcher, ça marche avec tous ».

Avec une émotion considérable, j'ai entendu, lu par madame Vexiau, ce que Marie-Agnès avait écrit. J'en suis tombée moralement à la renverse : « *je suis volée de vie à cause de ma parole lourde et folle... moi partager des idées n'a jamais été*

possible ». A cette séance, madame Vexiau m'a installée pour que je puisse être le support du bras de ma fille en me disant « l'idéal serait qu'elle le fasse avec vous ». Dans cette position, Marie-Agnès a écrit deux lettres M.A. J'ai senti dans mon bras comme un courant électrique indépendant de ma volonté. Mais elle s'est arrêtée... Depuis, elle refuse la CF avec moi.

Ce fut à ce moment comme un coup de tonnerre sur un lac stagnant, une sorte de basculement.

Il y a comme un avant la CF et un après la CF.

Avant la CF, je ne savais rien de ma fille. Je la respectais au maximum, mais un peu comme une plante fragile dont je ne percevais pas le mystère, ne sachant jamais ce qu'elle comprenait - elle avait pourtant des phrases exceptionnelles, que j'appelais « coup de poing dans l'estomac », qui me laissaient terriblement perplexe - ces phrases manifestaient que Marie-Agnès n'était peut-être pas aussi indifférente qu'elle le laissait paraître...

Depuis la CF, je sais que ma fille est vivante. Elle manifeste une joie considérable de ne plus être en prison. Elle peut s'exprimer, elle a des choses à dire ! Cependant, mes proches considèrent que je suis victime d'une supercherie, car c'est IMPOSSIBLE. La question est réglée... toute curiosité sur le phénomène est exclue. Cette situation est, O combien, douloureuse pour moi...

Mais dans le concret de ce que je vis et que je décris, je ne peux que constater que j'assiste à un phénomène incroyable, que je n'aurais jamais pu imaginer : cette possibilité d'« écrire » transporte ma fille de joie.

C'est cette dernière conséquence qui est pour moi la marque la plus tangible de la vérité d'un tel fait qui n'a pour l'heure, je le concède volontiers, aucune explication rationnelle.

Je ne peux pas ne pas y croire.

D.-M. Ribadeau-Dumas